

Les larmes
de mon stylo

Rondouba Francis Nekinga

**Les larmes
de mon stylo**

LES ÉDITIONS DU NET
126, rue du Landy 93400 St Ouen

© Les Éditions du Net, 2021
ISBN : 978-2-312-08478-7

Je dédie ce livre à:

*Toute la famille Nékinga
Mbaioulam Ngaoundané Jason
Tous les membres du groupe GNIA
(Ngambaye d'ici et d'ailleurs)*

Préface

Il aura fallu au lecteur occidental que je suis, une bonne dose d'abstraction de références à ma propre culture, pour que l'auteur du recueil de 5 nouvelles aux titres évocateurs d'une réalité Tchadienne, m'amène presque par la main au cœur de ce pays du continent Africain. « *La double vie de Rama ou la polyandrie informelle, La Mort du Roi Baouro, Torchène, un jeune réfugié révolté, La vie de Djérabé et Les bœufs de Absote ont raison* » sont autant de titres évocateurs d'une réalité que j'ose croire bien réelle au sein d'une nation qui trace son destin chaque jour, entre espoir et désillusions, entre petits et grands bonheurs partagés et malheurs difficilement avoués. J'avoue ne rien connaître ou si peu de cet immense continent et encore moins du Tchad. Tout au plus, l'image qui me fut inspirée de cette partie du monde me vient de mon frère qui a travaillé dans un autre pays de cet immense berceau de notre terre, pendant trois années. Et c'est ainsi que j'ai entrepris la lecture que m'a proposé l'auteur, monsieur Rondouba Nékinga.

Partir d'une histoire d'amour entre deux jeunes âmes pour décliner tout un pan tant politique que

personnel d'un pays, est fort habile et a mérité toute mon attention. Malgré nos différences géographiques et culturelles, j'y ai trouvé beaucoup de similitudes avec le pays que j'habite. Bien sûr, le protocole extrêmement poli et respectueux des visiteurs et des familles en vase clos qu'on y découvre demeure bien différent du monde occidental, mais l'amour entre deux êtres y demeure le même. L'infidélité et la trahison aussi. Je crois qu'il est juste d'admettre que tous ces comportements sont universels. Là où l'auteur surprend vraiment le lecteur, c'est alors qu'il le plonge à la fois dans l'allégresse d'un grand bonheur, puis dans une trahison amoureuse pour enfin se terminer par des conflits politiques et les injustices qui en découlent. Il s'agit là d'un tableau qui pourrait nous sembler typiquement Africain, mais il en est tout autre et on le réalise très vite.

À travers l'infortune des acteurs jaillissent des perles universelles. « *Comme une gazelle débusquée à l'orée de la forêt* » pour peindre de façon littéraire une image à la fois soudaine et belle d'une jeune femme en est un exemple. Permettez que je cite une autre de ces perles. « *Dans ce pays, si ton père n'est pas médecin, ne prétend pas concourir pour être garçon de salle* ». Cela m'a rappelé que ma mère s'était fait dire un jour à peu près la même chose à propos de ses enfants, alors que notre père était un pauvre pêcheur. Et que dire de ce jardin où l'entrée de la clôture avait été soigneusement ou-

verte pour que les animaux puissent y faire leur entrée. Cela s'est aussi passé chez la mère du rédacteur de cette préface et en terre d'Amérique. Tout ceci pour dire que tant les mondes semblent différents, tant ils sont semblables alors que toutes ces histoires demeurent essentiellement les mêmes.

Là où une différence continentale s'affirme avec véracité, demeure dans la rapidité avec laquelle tout un système politique peut s'écrouler en un éclair. Il serait prétentieux de croire que l'occident en est à l'abri, mais pour l'heure, sa fragilité tient le coup, disons presque partout. À la toute fin de ses récits, l'auteur nous laisse avec un cri du cœur bien senti et une désespérance à saveur de message lancé au reste du monde. Ne serait-ce que pour cela, les récits de « *La double vie de Rama ou polyandrie informelle* », « *La mort du Roi Baouro* », « *Torchène, un jeune réfugié révolté* », « *La vie de Djérabé* » et enfin « *Les bœufs de Absote ont raison* », valent tous la peine d'être lus dans leur entièreté.

Georges Gaudet, journaliste
Acadien et Québécois
Canada

La double vie de Rama ou la polyandrie informelle

On était en juin. Le ciel bleuté se laissait parcourir par des nuages épais et nonchalants. La première grosse pluie avait lessivé les routes nouvellement bitumées du quartier Djarabé de Ndoumou. Ella avait aussi dépoussiéré les toitures et les briques cuites des maisons, les rendant propres. Mbaye, qui, rentré des études la veille après une longue absence, sortit ce matin pour saluer les voisins du quartier. Il huma l'air frais et s'étonna de la propreté du quartier jadis négligé. Djarabé, à la tombée de la première pluie ressemblait autrefois à une rizière. Les enfants s'adonnaient à la pêche aux silures à l'hameçon. Ce matin, contrairement au passé, le concert des crapauds ne se faisait entendre que par endroits. Les caniveaux construits drainaient l'eau pour la jeter dans le lac Wey. Mbaye admirait son quartier, les rues, les ruelles et les belles maisons. Le quartier a changé, se disait-il.

Dans sa promenade matinale, le jeune diplômé, croisa au détour d'une ruelle une fille d'une rare

beauté. Comme une gazelle débusquée à l'orée de la forêt, elle, sursauta de peur mélangée à l'inattention qui la conduisit à peine à heurter Mbaye. Elle répondit au bonjour de l'étranger en détournant son visage en signe de respect, respect propre à toutes les filles bien éduquées de son âge. Mbaye voulut prendre comme prétexte de se renseigner sur certains sujets afin de bien dévisager la fille, mais elle était déjà partie. Il continua son chemin et entra dans une concession.

– Bonjour la maisonnée ! lança Mbaye en poussant le portail entrouvert.

– Ooooooh ! C'est qui ça ! lança Mass avec surprise au regard de la présence de son ami d'enfance.

– Comment tu vas, questionna Mbaye ?

– Je vais bien. Et de ton côté ? Quand es-tu arrivé ?

– Je vais bien aussi. Je suis arrivé hier nuit.

Les échanges se poursuivirent lorsque la femme de Mass sortit de la cuisine. Elle s'accroupit et salua l'étranger. Une femme ayant reçu une bonne éducation se montre respectueuse par la manière de saluer un étranger. Mass en profita pour la présenter à son ami.

Mass essuya quelques larmes au coin de ses yeux lorsque son ami l'a informé de la disparition de ses parents. A l'écoute de cette nouvelle, Mbaye s'abstint de demander des nouvelles de certains amis d'enfance de peur de poser de mauvaises ques-

tions. Son ami a compris son souci et s'est mis volontiers à lui raconter tout ce qui s'était passé dans le quartier en son absence. En effet, Mbaye, le jeune médecin, est rentré de Cuba, où il a passé sept bonnes années à étudier comment soigner un humain souffrant. Rentré, bardé de ce gros diplôme, il fait l'honneur de ses parents et de tout le quartier pendant que la plupart de ses amis d'enfance sombraient dans l'alcoolisme. D'aucuns s'étaient mariés très jeunes, abandonnant ainsi les études en bas âge. Son meilleur ami Mass en fait exception. Celui-ci est devenu instituteur après qu'ils aient obtenu ensemble leurs baccalauréats scientifiques.

Après le partage du thé présenté par la femme de son ami, Mbaye demanda la route. Son ami le raccompagna devant le portail. En aparté, Mbaye se gratta la tête comme s'il était gêné et parvint à la fin à questionner son ami.

– Dis, quelle est cette fille que je viens de croiser sur la route quand j'entrais chez toi ?

– Peux-tu me faire son portrait ? Il y a beaucoup de jeunes filles dans le quartier.

– Elle est d'un teint clair, taille moyenne, svelte, à l'allure respectueuse...

– Eh mon ami ! Pourquoi toute cette poésie ? se moqua amicalement Mass de son ami.

– La connais-tu ? Je suis sérieux.

– Si. Je sais de qui tu parles. Je viendrai te voir après et je te dirai tout sur elle.